



## LE LUXEMBOURG.



Je me connais mal en architecture : aussi, au risque d'être appelé Vandale, je dis franchement que j'aime peu le palais du Luxembourg.

J'avoue que le travail en est savant et régulier; mais tous ces bossages qui sillonnent l'édifice et le zèbrent horizontalement me paraissent un enjolivement mesquin, sans grâce comme sans candeur. Il me semble voir une tête d'étude

qu'une main inhabile a voulu ombrer, et qu'elle a chargée de hachures roides et tirées pour ainsi dire au cordeau. Enfin quel qu'il soit, de grands souvenirs le recommandent à notre attention.

Passant de maîtres en maîtres, et d'usages en usages; tour à tour sanctuaire de plaisirs et sanctuaire de douleurs; poussant des cris d'allégresse ou des cris de terreur; ayant à ses portes des geôliers ou des gardes; tribunal et prison en même temps; se parant un jour pour une fête, se voilant le lendemain pour une mort; espèce de monument *factotum*; propre à tout, même à couvrir des têtes royales; insignifiant par cela même qu'il est sous la main du premier venu haut placé, et qu'il sert de pis-aller à tous venants; maintenant changé en un prytanée politique où toutes les vieilles gloires et les vieilles réputations vont prendre leur retraite, en cassant ou en sanctionnant des lois: voilà quelles ont été ses destinées!

Il fut bâti en 1615 par Marie de Médicis, sur le modèle du palais de Pitti à Florence, et d'après les dessins de l'architecte Desbrosses. Marie avait acheté quelque vieille maison d'un certain duc d'Épinay-Luxembourg, quelques arpents de certains chartreux, et sur cet emplacement avait jeté les fondements du palais qu'elle voulait ha-

biter. Son séjour y fut court, et bientôt elle le céda à Gaston de France, duc d'Orléans. Ce prince lui donna son nom, et le palais s'appela *Palais d'Orléans* jusqu'à la révolution, époque à laquelle on détacha de la façade la table de marbre où ces mots étaient gravés en lettres d'or. Plus tard Élisabeth, duchesse de Guise et d'Orléans, le donna à Louis XIV, sans doute pour attirer sur elle les regards bienveillants du grand roi. Après la mort de Louis XIV, il devint le théâtre des galanteries d'une princesse royale.

Sous la Régence, on sait qu'il était de bon ton d'avoir sa petite maison. Les grands seigneurs roués en outraient même la mode. Richelieu et le duc d'Orléans en comptaient au moins une dans chaque quartier. Dans ces petits harems bien coquets, bien élégants, nos sultans poudrés du dix-huitième siècle venaient *célébrer leur délire*. La petite maison était indispensable à un homme né. C'était le boudoir transformé en salle à manger, ou mieux le boudoir et la salle à manger à la fois: c'était le bosquet de Daphnis et Chloé transporté à Paris, au premier sur le derrière (crainte du bruit et du guet): l'île de Cypre entre quatre murs avec ses amours ailés, sa Vénus nue, et son encens fumeux et odorant. La petite maison fit donc fureur: et les dames elles-mêmes voulurent prendre exemple

sur les hommes. Le croirait-on? les maris du temps accédèrent sans trop de difficulté au caprice de leurs femmes. La fille du régent, Madame de Berri, tenait beaucoup à avoir la sienne. Sans doute elle se plaignit à son père de ce qu'une femme comme elle n'eût pas sa petite maison. Le duc trouva la plainte juste, et lui donna le Luxembourg. Que de débauches alors, que de danses, que de repas ce palais ne vit-il point! Naguère il était une propriété de la couronne, peut-être alors était-il un peu abandonné, un peu désert; peut-être ne servait-il que comme un pied-à-terre aux têtes couronnées qui venaient en France. Louis disparaît, et le Luxembourg devient le *Thalamus* d'une femme de mauvaise vie et de bonne qualité. Vite des fleurs et des essences; qu'on l'éclaire, qu'on le parfume; la Messaline française va y célébrer ses dégoûtantes saturnales. Là, les raffineries de la luxure, et de la luxure sur le flanc: là, ces monstrueuses voluptés, ces indicibles saturations des sens: là, une fille de sang royal, se faisant déesse de l'orgie, dressant ses tréteaux, et jouant la farce scandaleuse avec un petit nombre d'acteurs. Elle fit murer toutes les portes du jardin, une exceptée, pour pouvoir se livrer, sans d'autres témoins que ses complices, à ses honteuses débauches. Par les beaux soirs d'été, demi-nue au

milieu de ses mignons, elle prostituait la dignité royale, et privait déjà Louis XV, enfant, de cette auréole majestueuse qui avait resplendi autour de la tête de son bisaïeul. A quoi bon vous récrier ensuite contre le Parc-aux-Cerfs? du temps de Louis-le-Grand et de la dévote Maintenon, cette reine de France à huis clos, les mœurs déréglées se cachaient sous le manteau de la religion: sous le régent, le manteau tombe, et les mœurs se montrent sans masque dans leur hideuse nudité. Louis XV les prit telles qu'il les trouva, et Saint-Cyr fut remplacé, ou du moins supplanté par le Parc. A qui la faute?

Le Luxembourg, après être retombé dans les propriétés du roi, fut donné par Louis XVI à M. le comte de Provence, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris.

La terreur arrive, et les cachots regorgent de prisonniers: les demeures royales sont vides par la mort ou la fuite de leurs hôtes: qu'elles servent au moins à quelque chose; on en fait des prisons. Des grilles aux fenêtres, des gardiens aux portes, et le Luxembourg remplace la Bastille démolie. « De quoi se plaignent donc ces « damnés d'aristocrates? » disait un montagnard, « nous les logeons dans des châteaux royaux! » Il n'eût plus fallu, après les avoir guillotiner, que de les enterrer à Saint-Denis: alors le mot

de Bossuet serait devenu d'une épouvantable vérité.

Que de noms, que de plaintes les murs ne révéleraient-ils pas à notre curiosité, s'ils n'avaient été recrépis! On m'a montré la fenêtre d'une petite chambre au second étage, donnant sur le jardin, où David fut renfermé. C'est là qu'il conçut le plan de son magnifique tableau des Sabines. Étrange privilège de l'artiste, de pouvoir toujours être lui, jusque sous le couteau de la guillotine, et d'être poète à sa manière alors que toutes les questions d'art se débattaient sur la place de Grève! Un jour, se sentant inspiré, David s'arme d'un pinceau ou d'un crayon, ou d'un charbon, n'importe; et il esquisse à grands traits le plan de son tableau. Au fort de son travail, le guichetier arrive suivi de gens armés. — « On demande le citoyen David au tribunal, dit une voix rauque. David continue sans rien répondre. Heureusement le guichetier avait été sobre ce jour-là, et les hommes qui l'accompagnaient n'étaient point par trop ivres. Sans quoi notre grand peintre aurait pu avoir le sort d'Archimède. — Allons, citoyen, reprend le porte-clefs, tu griffonneras la muraille à *ton retour*, le tribunal attend. — Je ne demande qu'une heure, répond David en se retournant à peine: mais il me la faut, je n'ai

pas le temps à présent. » Le geôlier sortit tout stupide: la réponse fut portée au tribunal: on mentionna le tout dans un procès-verbal. L'artiste se sentait dans un de ces rapides et précieux instants de la vie où la poésie et l'inspiration vous tiennent, et il ne voulait quitter ni l'une ni l'autre. Aussi faisait-il faire antichambre au bourreau. Par bonheur, ce dernier attendit en vain.

C'est là encore que fut écroué le vieux maréchal de Mouchy, serviteur fidèle de Louis XVI. Brusquement séparé de sa femme, et jeté dans un cachot, il attendait qu'on le traduisît devant le tribunal révolutionnaire. La maréchale se présente au Luxembourg pour partager la captivité de son époux. « Puisque mon mari est arrêté, » dit-elle au guichetier, « je le suis. » Ce dernier haussa les épaules, et lui ouvrit la porte sans rien comprendre. Quand le maréchal comparut devant ses juges, la maréchale était à son côté: « Puisque mon mari est mandé, » dit-elle à l'accusateur public, « je le suis. » L'accusateur public eut la cruelle bienveillance d'accéder à sa demande. Lorsque enfin le maréchal fut extrait de prison pour marcher à l'échafaud, la maréchale, moins âgée que lui, guidait ses pas tremblants sur les marches sanglantes: « Puisque « mon mari est condamné, » dit-elle au bour-

reau, « je le suis. » Ce dernier ne se fit pas plus prier que le geôlier et l'accusateur. Touchante solidarité! sublime dévouement!

La terreur est détrônée : le Directoire lui succède, et va droit s'installer au Luxembourg. Alors recommencent les saturnales et les orgies dont ce palais avait déjà été le théâtre. Cependant un homme inquiète la liesse directoriale. Les lauriers de Napoléon empêchent les directeurs, je ne dirai pas de dormir, mais de se livrer sans crainte, pendant la nuit, à leurs longues débauches. Néanmoins, lors de son retour de sa grande campagne, quand il apporta au Directoire le traité de Campo-Formio, rien ne fut épargné pour donner à croire que la plus grande intelligence régnait entre lui et les directeurs. C'est dans la grande cour du Luxembourg qu'eut lieu la réception de Bonaparte. M. de Talleyrand le présenta, et prononça, à cette occasion, un long discours digne de remarque. Dans cette harangue d'apparat, M. de Talleyrand repousse loin de Bonaparte les soupçons qu'on pourrait concevoir sur ses projets ambitieux, et, à ce propos, il fait valoir le goût du général pour les poésies d'Ossian. Un homme qui choisit Ossian pour sa lecture favorite peut-il inspirer des craintes sérieuses? Peu s'en est fallu que M. de Talleyrand, pour laver Bonaparte des *injustes*

soupçons qui pesaient sur lui, ne le représentât comme un berger de Théocrite, amant de la campagne et du chalumeau, fuyant le fracas des villes, ou comme le vieillard des *Géorgiques* de Virgile, habitant les bords du Galèse. En vérité, je ne sais si tout cela fut une plaisanterie, mais Bonaparte; qui pensait déjà au 18 brumaire, dut trouver étrange l'apologie que M. de Talleyrand faisait de sa conduite. Quoi qu'il en soit, dans son discours au Directoire, il passa Ossian et ses poésies nébuleuses sous silence. Barras lui répondit très-longuement au nom de ses collègues, l'accabla de louanges comme d'ordinaire, et finit son allocution par l'accolade obligée. Bonaparte prit toutes ces marques d'amitié pour ce qu'elles valaient, et ne renversa pas moins le Directoire malgré les prévisions du célèbre diplomate.

Sous lui, le Luxembourg devient successivement *Palais du Consulat* et *Palais du Sénat conservateur* : enfin, depuis la restauration, il a pris le nom de *Palais de la Chambre des pairs*, et il le conserve de nos jours.

Le petit Luxembourg, qui fut bâti en 1629 par Richelieu, pour lui servir de demeure en attendant que le Palais-Cardinal fût construit, communiquait jadis au grand par un corps de bâtiment. Ce fut là que le *brave des braves*, le

maréchal Ney, attendit sa condamnation. Depuis la mort de Ney il avait été désert; la révolution de juillet s'est chargée de lui donner de nouveaux habitants. Les ministres de Charles X y furent écroués avant le jugement de la Chambre. Singulier rapprochement! Le premier hôte du petit Luxembourg fut ce cardinal qui le premier établit solidement sur sa base la monarchie absolue; et les derniers hommes qui en ont passé le seuil étaient les derniers soutiens de ce même pouvoir absolu battu en ruine par le peuple! Le temps, ou pour me servir du mot adopté par le dix-neuvième siècle, le progrès a fait cela.

Mais laissons ce pêle-mêle de tristes souvenirs : ne fouillons pas trop avant, de peur que notre pied ne se fige ou dans la boue, ou dans le sang. Je n'ai pas la prétention de dérouler ici les annales du palais du Luxembourg, j'aime mieux être l'historiographe du jardin.

D'autres loueront la célèbre Rhodes, ou Mitylène, ou Éphèse, ou les murs de Corinthe baignée par deux mers; d'autres célébreront les Tuileries avec son peuple fashionable, ou le boulevard de Gand avec ses promeneurs indolents, ou le bois de Boulogne avec ses cavalcadours, et ses rieuses amazones.

Moi je préfère chanter le jardin du Luxem-

bourg, dire comment les Faublas du quartier latin y font leurs premières armes auprès des marquises de B\*\*\* en bonnet de dentelle et en tablier de soie. Je ne vous passerai pas sous silence, dignes rentiers et rentières à 800 livres qui venez promener vos rêveries et vos petits chiens dans les fraîches allées. Ma plume ne vous oubliera pas, jeunes filles qui embellissez de votre présence ce riant Eldorado.

Quittons donc le péristyle du palais, et engagez-vous sous ma conduite dans ce labyrinthe verdoyant où le fil d'Ariane n'est pas tant à dédaigner que vous pourriez le croire.

Depuis nombre d'années il appartient à l'étudiant : il est inféodé à ses étourderies et à ses amours; c'est le Cours du basochien; le seul fief qu'il ait pu sauver du naufrage où se sont engloutis tous ses privilèges. Mal serait venu qui voudrait lui contester ce dernier débris : il a été érigé en majorat en sa faveur, bien que le *Bulletin des lois* n'en dise mot. L'étudiant, suzerain absolu, se montre peu insolent dans son jardin. Le temps des hommes d'armes rossés, des mules arrêtées par son bon vouloir, des estocs tombant sur l'échine des sergents, des femmes enlevées, des capes trouées autant par l'épée ou le poignard que par la misère, a disparu. L'étudiant ne bat personne, pas même les paisibles gar-

diens; il ne hurle, ni *sus sus*, ni hurra sur les passants : le jonc inoffensif a remplacé dans ses mains le gros bâton ferré; il porte des gants et pas de trous à ses habits : effet de la civilisation. Néanmoins, il se promène dans son empire en homme sûr de son autorité, et certain que nul n'a l'envie ni le pouvoir de le tourmenter dans l'exercice de ses prérogatives. De tous les droits dont il jouissait, il en a conservé un seul : je veux parler du droit du seigneur; encore est-il restreint et ne s'étend-il qu'à certains visages : la grisette est la vassale du lieu; mais non plus vassale, telle qu'au moyen âge, assujétie aux caprices et aux baisers d'un haut, d'un puissant, et la plupart du temps d'un très-laid baron. La grisette est une vassale de bonne volonté, n'obéissant qu'au maître qui a su captiver son cœur. Rebelle à toutes les figures qui lui déplaisent, d'un abord aisé à celles qui lui conviennent, elle sait se faire respecter, et elle jouit d'une certaine puissance dans le jardin. Il faudrait une plume exercée pour peindre les attaques de sa coquetterie, son babil continu, ses colères, ses jalousies et ses faciles amours. Quoique la grisette ne soit pas ennemie de la gaieté, la mélancolie ne laisse pas que d'avoir une grande influence sur son cœur : elle s'attendrit à la vue d'un visage pâle et triste; elle résiste difficilement à deux

yeux languissants; enfin elle s'abandonne tout-à-fait à deux mains croisées derrière le dos et à un pas lent et rêveur. Aussi les Werther abondent-ils au Luxembourg : vous les voyez la tête baissée, soupirant ou se parlant à eux-mêmes, chercher dans une solitaire promenade un allègement à leurs souffrances. C'est ordinairement la grisette qui met un terme à ces douleurs : on se rencontre par hasard; par hasard on prend place sur le même banc; le hasard fait qu'une conversation s'engage; l'intimité s'établit bientôt; viennent les confidences, les épanchements. On se quitte pour se revoir le lendemain. On se revoit en effet : même abandon que la veille dans la causerie; on se plaint de ne *pouvoir trouver une âme qui comprenne son âme*; on s'apitoie mutuellement sur sa *bizarre destinée*. Puis, arrivent les demi-mots, les demi-aveux, les demi-consolations; enfin les amours, les plaisirs, les distractions, les froideurs, les reproches et les séparations. Il n'y a qu'au Luxembourg que les passions passent par toutes ces phases en aussi peu de temps. Charmant théâtre d'amours hebdomadaires, champs-élysées terrestres où l'on aime vite, et qui ont aussi leur Léthé, afin qu'on oublie encore plus vite que l'on a aimé.

Puisque je vous parle de la grisette, je vous prie de ne pas la confondre avec la gent commune

et trotte-menu des ouvrières des rues St.-Denis et Vivienne. Ce qui distingue la grisette du Luxembourg de ces demoiselles, c'est un fonds de paresse inépuisable. Toujours elle vient de sortir d'un magasin, et toujours elle est sur le point d'y rentrer. Cependant comme elle tient autant que personne à paraître travailleuse, la grisette emporte de l'ouvrage au jardin : d'ordinaire elle festonne. Je vais plus loin, il n'y en a pas une qui n'ait son feston dans le cabas qu'elle porte avec elle. Le feston est un des charmes de la grisette, et ce n'est pas le moins à craindre. Moi qui vous parle, je l'avoue à ma honte, j'ai été pris par le feston.

Insouciante à l'excès, vivant au jour le jour, de peu ou même de rien, ressemblant beaucoup au lazzaronne italien, moins la cruauté et le poigard cependant, mettant le *fare niente* au-dessus de tous les biens, s'acclimatant à tous les amours, la grisette se contente de ce que lui apporte le temps, peu soucieuse de l'avenir, entière au présent, se faisant oreiller de tout, même du sort le plus dur, dormant indifféremment sur le côté gauche ou sur le côté droit, égale dans la bonne et la mauvaise fortune, excellente fille au demeurant, mais qui rencontre tôt ou tard sur son chemin la porte d'un hôpital.

Elle a ses allées favorites, et ce ne sont pas les plus fréquentées : je ne dirai pas que c'est

par amour de la solitude, mais elle aime le bosquet; comme le bosquet manque au Luxembourg, elle choisit les lieux les plus retirés. Ainsi vous la rencontrerez de onze heures à deux dans l'allée qui longe la rue d'Enfer, et sous les arbres qui l'avoisinent. La grisette se place toujours sur un banc, ne voulant avoir aucune dispute avec la loueuse de chaises. Et là elle attend son amant ou celui qui veut l'être. Une chose remarquable, c'est qu'elle fait élection de domicile dans les mêmes lieux et sous le même couvert que la vieille fille. Ainsi, la vieille fille va tricoter ses bas dans l'allée d'Enfer et dans celles qui aboutissent à la rue de l'Ouest et à la grille Fleurus : et ces dernières allées sont du ressort de la grisette. Quoi qu'il en soit, elles se détestent d'instinct : quand elles se parlent, elles laissent tomber leurs paroles du bout des lèvres, en arrondissant la bouche avec précieuseté, et en mettant le mot *madame* dix fois dans une phrase. Sur les deux heures, la grisette et la vieille fille émigrent du Luxembourg pour n'y plus revenir que le soir. La révolution de juillet a fait beaucoup de tort à la grisette : la politique lui enlève ses adorateurs; aussi est-elle carliste ou républicaine : mais elle penche beaucoup plus pour les exilés d'Holy-Rood que pour les admirateurs de Marat et de Robespierre.